5

DE LA

MALADIE DÉMOCRATIQUE

NOUVELLE ESPÈCE DE FOLIE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DU

Docteur GRODDECK.



PARIS,

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE ÉDITEUR,

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

1850.

DE LA

MALADIE DÉMOCRATIQUE.

INTRODUCTION.

« Salut, puissante Folie, salut! Ton empire » s'étend chaque jour, tu es la souveraine du » monde. Quelque part que la voile, gonflée par » les vents, porte le voyageur, le meilleur, le » plus sage ne peut t'échapper. »

PENROSE, *Flights of fancy*, page 16.

Ce sont là des paroles profondes, trop justifiées par les derniers événements. En vain le lâche optimisme de notre époque ferme les yeux à la lumière, et cherche à tromper sa conscience en niant le danger qui nous menace de toutes parts; en vain il déguise son effroi sous le masque menteur d'une fausse confiance. L'autruche qui cache sa tête dans le sable, évite-t-elle la poursuite du chasseur?

Pour remplir ses devoirs envers les hommes, il faut les envisager tels qu'ils sont, et non tels qu'on les désire. Le médecin qui se dévoue à son art sublime et se conforme avec scrupule à ses exigences, doit savoir que les sens ne sont point les esclaves aveugles de la pensée et de ses créations arbitraires, mais qu'ils ont une action spontanée,

en harmonie ou en désaccord avec celle de l'âme. La véritable philanthropie reconnaît les conditions de la faiblesse humaine, sans perdre la confiance dans son objet et dans sa perfection finale. C'est sous son inspiration, et sous l'impression des avertissements sévères prodigués à tout homme de bonne foi par les événements de ces deux dernières années, que j'ai choisi pour sujet de mes recherches, la cause des agitations de notre temps.

DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL ET MORAL DE L'HOMME.

La vie de l'homme, dans le monde, consiste à recevoir et à communiquer des impressions; il les reçoit par les organes des sens, il les transmet par les organes du mouvement. Le passage d'un acte à l'autre se fait ou immédiatement, par réflexion, dans les mouvements instinctifs, ou bien par l'intermédiaire de la perception réelle (1). Celle-ci excite ou la sensibilité, ou le mouvement; dans le premier cas, elle produit des sensations agréables ou désagréables, selon qu'elle contrarie ou qu'elle caresse le moi; dans le second cas, elle préside à l'action, elle éveille les volitions,

(1) Griesinger, *Pathologie und Therapie der psychischen Krankheiten.* Stuttgart, 1845. § 14, p. 18 et 19.

les penchants (1). Les causes des sensations et des idées qu'elles produisent, sont ou en dehors du moi, ou dans le moi ; c'est par la perception de celles-ci, par les modifications du *sensorium* commun, que naissent les instincts, l'appétit vénérien et le besoin de nourriture (2). Elles consistent dans le sentiment d'une privation, et dans le besoin d'y porter remède.

Lorsque l'idée possède un certain degré de force, elle détermine l'activité. Cependant, il s'en faut de beaucoup que toute idée ait cette puissance de produire un acte correspondant. C'est que, par une prédisposition remarquable de notre intelligence, et par une loi semblable à celle qui règle les mouvements coordonnés des muscles, toute idée, en arrivant à la conscience, entraîne à sa suite une série d'autres idées, non seulement d'idées analogues à l'idée primitive, mais encore, d'après la loi de l'antagonisme, d'idées qui lui sont contraires ou qui en limitent la portée. De là naît une lutte intérieure, et, selon le mobile qui l'emporte, la volonté se détermine (3). Ce combat des mobiles contraires, et l'examen auquel le moi les soumet, c'est la réflexion, condition essentielle de toute liberté (4).

(1) Griesinger, § 18, 19, p. 25. — Spinoza, *Éthique*, 3e part., ap. J. Müller, *Manuel de physiologie*. Paris, 1845, t. II, p. 515 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 31.

(3) *Ibid.*, p. 35. — Müller, p. 501 et suiv.

(4) *Ibid.*, p. 36.

Il devient ainsi manifeste qu'il n'existe pas de liberté absolue, que toute liberté est relative. En effet, grâce à la lenteur de notre conception, quand une idée frappe vivement notre esprit, les idées contraires n'arrivent pas à temps, ou bien elles sont chassées après une courte agitation ; il n'y a pas d'examen, pas de réflexion ; la volonté agit sans règle et sans frein ; la responsabilité morale se trouve ainsi plus ou moins restreinte ou suspendue. Il faut par conséquent que tout homme qui tend à se rendre indépendant, exerce son intelligence à reproduire souvent les idées pour s'habituer à saisir en même temps les mobiles contraires. Un tel travail exige des efforts souvent répétés ; il contrarie ce penchant naturel qui porte le moi à se bercer dans des idées agréables, et qui, chez la plupart des hommes, substitue l'habitude au libre examen. C'est donc un devoir difficile à accomplir ; mais, quelque pénible qu'il puisse être, il n'en est pas moins par lui-même insuffisant. Il y a un devoir supérieur, que l'intérêt de la société impose à chaque individu : il faut que, dans le développement graduel de l'ensemble des idées qui constituent le moi, l'individu ne favorise pas celles qui lui sont personnellement agréables, aux dépens de celles qui rendent possible le maintien de la société ; il faut que l'éducation qu'il donne à son moi, ne porte pas préjudice à la société. Le premier devoir concerne le développement de l'esprit et s'adresse à l'intelligence ;

second concerne le caractère et forme une le obligation morale. Celui-ci est la condition fondamentale de toute vie sociale et politique. Favoriser sans restriction et sans limite le moi individuel, c'est plonger la société dans une guerre universelle, l'État dans le chaos. Cette limite, c'est la morale, qui a pour expression irrécusable la loi.

Lorsqu'on examine ce qu'on peut appeler l'éducation du moi, on remarque que, dans son origine et son développement, il est sujet aux influences les plus variables et aux modifications les plus étendues. L'enfant, dès qu'il a traversé la première période d'imitation, acquiert le sentiment de sa personnalité; il l'exprime par le mot *moi.* L'action de cette idée est encore purement égoïste; la seule impulsion qui se manifeste est l'effort purement égoïste, qui consiste à étendre la main vers un objet. L'unique signe de l'impression perçue est: « Ceci est à moi; je veux qu'il soit à moi. » C'est seulement par degrés que se manifestent la réflexion et le conflit des idées contraires, et comme l'instinct d'imitation est et reste chez l'enfant le levier le plus puissant, ce premier principe d'examen se fortifie par l'exemple, plus tard par l'éducation. L'enfant ne prend pas seulement, mais il donne encore, et donne ce qu'il aime, parce que le plaisir que lui procure tel ou tel objet est moins fort que l'amour qu'il éprouve pour la personne à laquelle il donne cet

objet. C'est ainsi que l'homme s'élève par un progrès régulier, complet, au plus haut degré de son développement intellectuel et moral (1). Les idées s'accumulent dans l'esprit de l'enfant ; elles se groupent et se coordonnent ; les délibérations de la conscience sont, il est vrai, soumises encore aux caprices du hasard ; mais alors commence le développement intellectuel.

Le soin le plus important de l'*éducation* est de reproduire, le plus souvent possible, dans l'esprit de l'enfant, les idées qui doivent être pour lui dans l'avenir les mobiles les plus salutaires. La puberté provoque une foule d'idées et de volitions nouvelles et inconnues, les premières luttes sérieuses de la conscience, les premières passions ; elle donne au moi un accroissement considérable. A partir de ce moment, les lois reconnaissent dans l'individu un certain degré de responsabilité ; l'Église indique, par le sacrement de la confirmation, ce premier commencement de la liberté morale. Cette responsabilité repose sur la puissance d'examen et de réflexion qui vient à se manifester dans le moi. Les épreuves de la vie se chargent de développer cette faculté ; plus les luttes sont fréquentes et difficiles, plus elles fortifient l'âme humaine ; plus il y a d'uniformité dans les décisions de la volonté, plus le caractère prend de fermeté et de consistance.

(1) *Voy.* Hecker, *über Sympathie*, p. 8.

De là résulte que l'État, chargé de veiller au salut public, doit, dans l'intérêt de la société, restreindre et limiter la liberté de l'individu, en prévenir et en châtier les écarts, que dis-je? *l'État a le droit et le devoir de surveiller l'éducation, car il ne suffit pas d'empêcher le mal, il faut aussi tourner au bien les volontés* (1). L'éducation n'est pas achevée avec les études proprement dites; hors de l'école et du collége, l'état conserve son rôle, et son action devient plus directe. L'opinion publique, la morale, la loi, sont des barrières qui servent à contenir et à régulariser la marche de l'individu (2). Dans un État bien organisé, ce sont là trois expressions différentes d'une même idée; c'est de l'opinion publique que relève la morale; la morale trouve son expression dans la loi; celle-ci a pour appui et pour garantie l'intérêt commun qu'elle sert elle-même à protéger et à défendre (3).

A bien considérer ce développement normal du moi, on reconnaît sans peine qu'il est soumis à des écarts qui aboutissent à un état morbide, et on comprend de quelle nature sont ces écarts qui forment le sujet de nos recherches.

Nous l'avons dit, la liberté morale absolue n'est que le but idéal de ce développement individuel; nous avons essayé d'indiquer la marche que le

(1) Dahlmann, *Politik*, p. 281.
(2) *Ibid.*, p. 320.
(3) Jdeler, *Seelenheilkunde*, t. II, p. 334.

moi suit pour y parvenir. Il s'agit maintenant de montrer par quelle voie l'homme s'en éloigne de plus en plus, jusqu'au point de perdre complétement la liberté. Pour qu'une action soit libre, deux conditions sont indispensables ; 1° une association libre des idées qui rend possible l'examen des idées contraires; 2° une individualité assez forte pour faire triompher, par son assentiment, les idées avec lesquelles elle a le plus d'affinité, et pour écarter les autres. Pour en arriver là, nous l'avons dit, il faut du temps. Dans le cours de la vie, le moi subit des modifications essentielles ; après des luttes répétées, toujours décidées de la même manière, les idées qui ont toujours été rejetées par le moi, ne se montrent plus que rarement, leur action s'affaiblit, elles sortent même presque entièrement de la conscience ; alors le moi se trouve tout autre. Le changement s'opère brusquement lorsque les idées qui surgissent ont beaucoup de force, et que les actes qu'elles provoquent, modifient essentiellement les rapports de l'individu avec la société. La violence de la lutte, qui s'élève alors dans la conscience, est ressentie comme une forte pression. Le moi nouveau se trouve opposé à l'ancien moi, qu'il cherche à refouler, conflit pénible qui se termine par la victoire de l'un des combattants ou par leur complète assimilation. Après la lutte, les passions disparaissent; l'individu peut de nouveau penser avec calme, et, sous bien des rapports, avec jus-

tesse ; mais dans la somme de ses idées, il manque un groupe, et ce groupe contraire exerce une souveraineté absolue sur toutes les décisions du moi. Si, au contraire, les idées nouvelles, tout en modifiant le moi, ont de l'affinité avec les idées jusque-là prépondérantes dans l'intelligence de l'individu, il y a moins de résistance, moins de vivacité dans la lutte, moins de passion ; mais l'ancien moi se trouve d'autant plus complétement absorbé, qu'en se pénétrant par degré des idées nouvelles, il n'arrive jamais à une conscience nette et précise. Dans les deux cas, le résultat est le même : la même maladie mentale se produit, sans autres différences que celles de l'origine et du pronostic : celui-ci est, dans le second cas, bien plus défavorable que dans le premier.

C'est surtout au début qu'il est difficile de distinguer cet état morbide de l'état normal ; les transitions sont souvent si imperceptibles, les écarts si insignifiants, si vagues, si passagers, la combinaison des idées qui ne sont point engagées dans la lutte, est tellement logique, qu'on éprouve des scrupules à diagnostiquer la folie (1). En effet, chez les hommes dont l'esprit a reçu une éducation « unilatérale, » ne trouve-t-on pas des groupes isolés d'idées tellement prédominantes que les

(1) Lelut, *Du démon de Socrate; Recherches des analogies de la folie et de la raison.* Paris, 1836, p. 32 et suiv. — Marc, *De la Folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires.* Paris, 1840, 2 vol. in-8°, t. I, p. 10 et suiv.

idées contraires n'ont point d'action ni de persistance pour les combattre? Ne voit-on pas, par moment, même chez les hommes les plus réfléchis, naître les idées et les résolutions les plus singulières, qu'il est difficile de maîtriser? Le criminel dont l'habitude a tellement modifié l'intelligence, que les idées de morale, de loi, de droits d'autrui, n'arrivent point à sa conscience au moment décisif, et qu'elles sont, pour ainsi dire, mortes en lui, le criminel sera-t-il justifié sous prétexte de folie? Lui accordera-t-on l'impunité de ses actes?

Mais, pour nous arrêter à la dernière objection, l'expérience nous apprend qu'il n'est pas d'homme assez complétement perverti, pour que les idées égoïstes anéantissent entièrement dans sa conscience les idées contraires ; chez ceux-là mêmes qui ont vieilli dans le crime, l'association des idées est encore active; un souvenir qui s'éveille par hasard, suscite parfois dans l'âme un combat qui peut être décidé dans un sens ou dans l'autre (1). Au contraire, dans l'aliénation mentale, la disparition graduelle de certains groupes d'idées rend impossible la rectification des jugements faux, provoqués par les idées contraires; celles-ci se fortifient, dans l'intelligence, de toute la masse des idées qui leur sont analogues ; elles deviennent ainsi une partie constitutive, inté-

(1) Griesinger, p. 36.

grante du moi, et prennent une autorité sans limite et sans contrôle.

La *folie* est l'anéantissement de la conscience du moi et de ses rapports avec le non-moi : le fou présente ce caractère particulier que « le cours de ses pensées ne se laisse troubler par aucune contradiction intérieure ou extérieure (1). » Il ne s'ensuit pas que la logique lui fasse toujours défaut ; car, tant que la faculté de penser subsiste, elle se conforme aux lois immuables qui ne disparaissent qu'avec elle. Mais qu'importe cette régularité d'une opération intellectuelle ? Quand une partie du corps est devenue le siége d'une inflammation, le sang afflue encore d'une manière normale, car la force vitale ne peut se manifester en dehors des voies qui lui sont irrévocablement tracées. Mais, peut-on appeler du nom de santé le cours régulier d'une maladie ? De même, un homme qui ne jouit pas de la plénitude de ses facultés intellectuelles, a-t-il l'esprit sain, parce qu'il cherche à appuyer ses idées fausses par les procédés réguliers de la logique ?

(1) Herbart.

ÉTIOLOGIE SPÉCIALE DE LA MALADIE DÉMOCRATIQUE.

Mariage.—Famille.

Ce sont les souvenirs de la première jeunesse, de la maison paternelle, qui laissent dans l'esprit les traces les plus vives ; souvent ils impriment de bonne heure une direction durable à toute la marche de la vie. Nous devons donc naturellement fixer d'abord notre attention sur le *mariage* qui crée les citoyens et conserve l'Etat. Le mariage n'est pas seulement un moyen d'augmenter la population, ce n'est pas seulement une machine à faire des hommes, car la société ne consiste pas dans une agglomération d'êtres homogènes sans valeur aucune qu'une valeur numérique. Le mariage a pour objet de former des citoyens dignes de ce nom, dignes de prendre place dans la société. Sur cette base nécessaire de l'ordre social, reposent toutes les relations de la vie, toute confiance, toute sûreté ; c'est l'élément véritablement conservateur dans l'Etat. L'homme isolé offre à la justice moins de garanties que le père de famille, car il lui est plus facile de se soustraire par la fuite à la vindicte de la loi.

« La famille est, maintenant plus que jamais, le premier élément et le dernier rempart de la société. Pendant que, dans la société générale,

toutes les choses deviennent de plus en plus mobiles, personnelles, viagères, c'est dans la famille que demeurent indestructibles le besoin de la durée et l'instinct des sacrifices du présent à l'avenir (1). »

Examinons le *mariage*, la *famille*, tels qu'ils sont de nos jours, et voyons s'ils répondent à leur but. D'abord, dans les classes dites supérieures, les mariages ne sont ordinairement qu'une affaire commerciale, où la femme sert d'appoint. Soit par un attachement opiniâtre à de ridicules préjugés, soit faute des moyens de satisfaire aux dépenses exorbitantes que demande notre époque avide de jouissances, les gens de l'aristocratie se marient tard, après avoir joui de la vie, comme on dit dans leur jargon; ils regardent le mariage comme un port tranquille où ils peuvent se reposer de leurs fatigues. Ce ne sont pas là de bonnes dispositions pour le mariage. Entre les bras d'un époux épuisé une jeune femme doit dépérir; la discorde s'asseoit au foyer, et, avec elle, toutes les formes du chagrin domestique, la plus féconde de toutes les causes qui bouleversent l'esprit humain. Si de semblables unions sont rarement propres à remplir même leur objet physique, à plus forte raison ne peuvent-elles atteindre le but le plus noble et le plus élevé, l'éducation des enfants. Un esprit à moitié développé dans un corps

(1) Guizot, *de la Démocratie en France*, p. 138.

débile, voilà l'héritage que le fils reçoit de son père. Ils sont rares, les fils de famille qui peuvent se tirer d'une situation aussi défavorable et réaliser les prétentions avec lesquelles ils ont grandi. Presque tous portent sur eux une sorte de malédiction ; ils deviennent pour la société des hôtes incommodes ou des ennemis. Aux sceptiques et aux rieurs, je répéterai ici les paroles de J. P. Frank (1) : « A ceux qui sont destinés à venir au monde, je conseille sérieusement de se faire procréer par des parents robustes, intelligents, moraux, n'importe à quelle classe de la société qu'ils appartiennent. Ce n'est pas seulement chez les chiens de chasse et chez les chevaux que la race a plus ou moins d'influence. »

La classe moyenne, qui sait se contenter de sa position, et dont les prétentions ne vont pas au delà de sa fortune, renferme les mariages les plus heureux; et, déjà sous ce rapport, elle peut être regardée comme le noyau de la société.

Dans la classe des artisans et des ouvriers, nous trouvons un mal contraire à celui qui se produit au sein de l'aristocratie. Grâce à la liberté illimitée qu'accorde à cet égard la législation, les artisans se marient de bonne heure, sans considérer s'il leur sera possible de nourrir et d'élever leur famille. La fécondité de la mère amène les soucis

(1) J.-P. Frank, *Selbstbiographie*. Wien, 1802, p. 3.

les plus cuisants, la faim, la misère, et leur triste cortége, la débauche et le crime. Voilà le berceau de plusieurs millions d'hommes; voilà les premières impressions qu'ils reçoivent au début de la vie. N'est-il pas naturel que les germes de l'envie, de la jalousie, de la haine, se développent hâtivement dans ces âmes froissées, et que, de bonne heure, des enfants nés dans la souffrance et dans les larmes, se mettent en hostilité contre l'ordre social? Pour écarter un scandale réel, la législation oppose au plus puissant des instincts de l'homme un simple décret; mais, en supprimant la *prostitution publique*, en rejetant l'homme dans le mariage, dans la famille, elle favorise l'adultère par les ménagements qu'elle garde envers les coupables. La prostitution publique est interdite; mais n'y a-t-il plus de femmes pour vendre l'amour? Il s'en fait un négoce actif qui porte, jusqu'au fond des campagnes, la corruption et les souillures des mœurs de la ville. Qu'une alliance étourdiment contractée se consolide par un acte solennel, la société y gagne-t-elle quelque chose? La cérémonie du mariage écarte le scandale; mais la bénédiction d'un prêtre aura-t-elle cette vertu de faire disparaître toutes les graves et fâcheuses conséquences d'un acte déraisonnable? Opposez à la faiblesse de la femme la crainte de la honte et du châtiment, et les fautes seront plus rares (1).

(1) Comp. Reil, *Rhapsodien über die Anwendung der psy-*

La société souffre, et, le plus souvent, souffre seule des conséquences de pareilles unions; mais ce n'est pas seulement à cause du tort qu'elle éprouve, ce n'est pas seulement à cause du danger qui menace sa propre existence, qu'elle a le droit d'imposer des limites à la liberté des passions individuelles; c'est un devoir pour elle, quand elle voit un individu s'abandonner à la violence d'un penchant qui maîtrise sa raison, et qui l'entraîne fatalement, comme un aveugle, dans un abîme; oui, c'est un devoir pour la société d'étendre sa protection sur ce malheureux, à l'aide de la loi, expression de la raison générale.

Nous avons indiqué le danger réel; après cela, que le mariage civil soit, oui ou non, suffisant; qu'il ait ou non besoin d'être confirmé par la bénédiction du prêtre, c'est là une question de foi, non de science. En tout cas, la cérémonie religieuse n'empêchera pas l'imprudence et la folie de trouver bientôt leur châtiment. On a raison d'espérer dans la Providence; mais il ne faut pas compter que Dieu répare toutes les sottises des hommes. Législateurs, pensez aux paroles de Gottfried Kinkel (1) : « Alors nous appellerons au » combat les prolétaires, avec la Misère et la Faim,

chischen Kurmethode bei Geisteskrankheiten. Halle, 1802, p. 350.

(1) Professeur à l'Université de Bonn, fusillé à Rastadt après la dernière révolution de Bade.

»et la Haine et la Vengeance.» Voilà une idylle qui me semble faite pour troubler un peu le sommeil même des âmes les plus candides.

ÉDUCATION. — INSTRUCTION.

D'après ce que nous venons de dire sur le mariage, que pouvons-nous attendre de l'*éducation*, sur laquelle la famille, en dépit de l'État, exerce toujours la première et la plus puissante influence? Je passe sous silence cet absurde système, introduit dans les hauts rangs de la société, de nourrir artificiellement de je ne sais combien de langues diverses, l'esprit d'un enfant à peine sorti du berceau; je ferai seulement observer que cette folie a produit ses conséquences naturelles, et qu'il ne faut pas s'en étonner. Qu'un enfant à la mamelle, outre le lait de sa mère, prenne encore la nourriture des adultes, il s'atrophie, il va au-devant d'une mort prochaine. Eh bien, la langue maternelle est-elle pour l'esprit autre chose que le lait maternel? Les langues étrangères ne sont-elles pas un aliment qu'un esprit déjà mûr et développé peut seul recevoir avec quelque fruit? En vérité, la complaisance des parents, par le désir mal entendu de faire ressortir la facilité d'intelligence de leurs enfants, ne devrait pas favoriser en eux cette disposition à une sorte de cosmopolitisme hermaphrodite qui, de bonne heure, enlève à l'homme le mieux doué tout

moyen de répandre dans son propre pays les trésors de ses connaissances. Telle est la destination des heureux de ce monde : il faut qu'ils puissent utiliser pour la société les avantages que la fortune leur a prodigués ; il faut que les lumières de leur intelligence éclairent la masse de la nation. Mais combien peu de connaissances utiles et profitables acquièrent-ils, ces privilégiés de la terre? Et comment pourraient-ils répandre l'instruction et la communiquer à tous, s'ils ne prennent pas le soin de cultiver complétement leur propre intelligence, et de la mettre en harmonie avec leur mission? Il faut semer pour recueillir. Ne vous plaignez pas que l'on se porte en foule vers les connaissances les plus élémentaires, que l'instruction ait abaissé son niveau et perdu de son influence. C'est vous qui lui avez ôté la seule force qui lui donne une autorité réelle : l'*unité*. Ne vous plaignez pas que le dévouement, la discipline, les bonnes mœurs, la piété, aient disparu. A qui avez-vous enseigné toutes ces vertus? Considérez l'armée qui a pu jusqu'ici presque entièrement échapper à la contagion ; c'est dans ses rangs que vous trouverez les *mœurs*, l'*ordre*, la *discipline*, l'*esprit d'unité*. Heureusement que l'éducation répare beaucoup d'erreurs individuelles. Tant qu'on ne verra dans l'instruction que le placement d'un capital intellectuel, destiné à porter intérêt, qu'un levier pour l'ambition, qu'une marchandise qui doit être ar-

rangée au goût du public; tant qu'on n'apprendra que pour le plaisir de faire briller son savoir; tant qu'on ne cherchera que les connaissances à la mode, mises en vogue par les circonstances politiques, ou par des découvertes nouvelles de la science, et qu'on négligera de se les approprier profondément; tant qu'on verra le marché des intelligences soumis aux variations de l'offre et de la demande, de la hausse et de la baisse, et que le calcul, la spéculation, l'agiotage règneront sur ce terrain comme à la Bourse, nous serons toujours offusqués par la vue des *génies universels*, des *demi-savants vaniteux*, des *hommes incompris* et *blasés*. Or, ce sont là des éléments dangereux pour la société, contre laquelle l'échec de leurs prétentions les irrite sourdement et les soulève dans les temps de crise.

Donnez à vos filles une instruction solide qui ne soit pas sujette aux changements de la mode; mettez-les à même de devenir, comme épouses et comme mères, des membres utiles de la société: vous leur épargnerez l'humiliation de se compromettre en divaguant sur des questions qu'elles ne comprennent qu'à demi; manie commune à notre époque et dont on a vu trop d'exemples affligeants.

Tandis que, dans les rangs élevés de la société, l'éducation est presque exclusivement renfermée au sein de la famille, les enfants de la bourgeoisie et du peuple sont élevés dans des établissements

publics; par conséquent leur éducation est soumise à une action plus efficace de l'État. A ces établissements, l'État doit imposer trois conditions qui répondent aux besoins les plus essentiels de la société : 1° *maintien de la discipline, obéissance et moralité;* 2° *connaissances appropriées par leur nature et leur étendue à la profession que l'enfant doit embrasser;* 3° *développement du sentiment national, amour de la patrie, respect pour l'État.*

Quant à la *discipline*, elle a subi de graves atteintes dans nos écoles; la juridiction privilégiée que possèdent les Universités a eu le double tort de donner une importance excessive à des écarts de jeunesse, et de mettre en présence, par devant les conseils de l'instruction publique, comme des parties adverses, les professeurs et les élèves, entre lesquelles la justice décide par l'acquittement ou la condamnation du prévenu: alternative fâcheuse qui porte à l'autorité du maître un préjudice considérable (1).

Sur la question de l'*enseignement*, il s'est élevé des discussions qui, des deux côtés, ont été poussées beaucoup trop loin. Il y a ici deux écueils à éviter. Un enseignement trop vaste disperse sur trop de sujets les forces de l'intelligence, il ne produit que des connaissances superficielles, nourrit l'esprit de théories générales, le tient presque toujours hors du monde réel, et le rend

(1) Dahlmann, *Politik*, p. 301.

impropre à la vie pratique. « L'intelligence, tout enlacée dans un inextricable réseau d'hypothèses, ne sait plus comprendre le sens et la portée des choses réelles (1). » « Le défaut de notre éducation universitaire, c'est d'émousser l'attention des élèves. En habituant l'homme, dès son enfance, à vivre dans les régions idéales, on lui enlève le moyen de comprendre le monde réel ; on l'expose ainsi à de ridicules bévues qui frappent d'étonnement les personnes illettrées, et qui inspirent aux ignorants une médiocre estime pour la supériorité intellectuelle des hommes sortis de nos écoles (2). » Dans le sens contraire, on est tombé dans des fautes semblables. Sous prétexte de n'enseigner que les choses essentielles à la vie pratique, on a trop abaissé le niveau des études, on en a trop limité l'étendue, on a favorisé la tendance commune des esprits à faire de la science un instrument de fortune, et à ne considérer que le but de l'intérêt positif et personnel. C'est là une faute grave, et qui a beaucoup nui aux véritables études.

Mais c'est surtout la troisième condition qui a été le plus mal remplie dans notre système d'instruction publique. *L'amour de la patrie*, si l'on veut qu'il soit durable et qu'il ne s'appuie pas seulement sur l'instinct, doit reposer, comme tout

(1) Ideler, t. I, p. 291.

(1) Neumann, *Von den Krankheiten des Menschen*, t IV p. 463.

amour sérieux, sur une connaissance raisonnée de la valeur de l'objet aimé. C'est l'histoire qui nous donne cette connaissance; or, l'enseignement de l'histoire, qui a tant d'importance pour l'État, est précisément, si je puis dire, le talon d'Achille de notre éducation universitaire. Dans les écoles primaires, la Palestine est mieux connue des enfants que la terre même de la patrie; dans les classes inférieures des lycées, où la plupart des élèves puisent toute leur instruction classique, on ne va point au delà de l'histoire ancienne, qui ne nous présente guère que des constitutions républicaines. La connaissance de cette histoire est certainement un secours très précieux pour apprécier celle de son pays; mais encore faut-il avoir quelques notions de celle-ci; or, les élèves mêmes, qui ont passé six ou huit ans dans les lycées, doivent s'estimer très heureux s'ils sont arrivés au moyen âge, s'ils sont parvenus au delà des Chauces et des Cattes. Il est rarement question de notre histoire nationale; si l'on s'en occupe, c'est pour faire des tableaux de fantaisie, pour peindre quelques hommes illustres, quelques événements isolés et saillants. Point d'enchaînement logique: des dates, des chiffres, une aride chronologie, voilà l'enseignement de l'histoire dans nos lycées. Il peut bien donner une idée des détails d'une bataille, il n'en explique point la signification; il peut faire comprendre et estimer une grande individualité, il ne sait pas attacher l'élève, par le lien

de la reconnaissance, au souvenir des bienfaiteurs de son pays.

Le même reproche s'adresse aux établissements d'instruction supérieure, aux universités. Si, d'un côté, la loi ne s'est pas montrée gardienne assez vigilante de la morale publique, la dureté du gouvernement a souvent dépassé, à l'égard des étudiants, les limites de l'équité. Il semble que le pouvoir ait oublié que « la jeunesse est la meilleure partie du genre humain (1). » Quelques hommes indignes, pour faire leur cour au gouvernement, ont poussé aux derniers excès les persécutions politiques, et c'est certainement l'exaspération causée par ces mesures qui a jeté dans l'opposition une grande partie des étudiants; encore, sous ce rapport même, les craintes du pouvoir n'ont-elles pas été complétement justifiées (2). Les nécessités de la vie et le besoin urgent de se créer une position indépendante, maintiennent l'enseignement des Facultés dans la voie de la routine; sur beaucoup de caractères, la contrainte a cette triste influence d'enlever son attrait au travail libre et spontané. « Le temple de la science se change ainsi en un garde-manger pour les besoins de chaque jour (3). » On n'a pas plus tôt acquis la science qu'on cherche à la vendre soit à l'État soit au public. Voilà pourquoi les uni-

(1) Brandes.

(2) Dahlmann, *Politik*, p. 327.

(3) *Ibid.*, p. 323.

versités sont si fécondes en avocats, en médecins, en théologiens, en philologues, dont les dehors mêmes trahissent de bonne heure la profession; si stériles en hommes d'élite qui montrent sur leur front la noblesse de la véritable science ! Quant à l'étude de l'histoire, notamment de l'histoire appliquée à la politique, les universités sont encore au-dessous des lycées. Faute d'avoir foi dans le bon sens du peuple, les gouvernements ont faussé la science; en éloignant les hommes courageux par des destitutions, en intimidant les hommes faibles par des menaces qui les ont forcés de se mettre au service, non de la vérité mais du système régnant. Sans doute, la parole de quelques hommes éminents a porté dans les esprits la lumière et la flamme; cette parole éloquente a été propagée parmi les masses où elle vivra éternellement, à l'abri de toute atteinte; mais il n'en est pas moins vrai que l'étude de l'histoire dans les universités est restée stérile, « parce que, dans presque toutes, les professeurs de politique et de droit public peuvent s'appeler bien plus justement professeurs d'égoïsme et d'obéissance aveugle. Ces gens-là ne comprennent pas ce qu'il y a de grand et de sublime dans l'amour de la patrie; ils ne peuvent donc inspirer à leurs élèves que des sentiments serviles, bas, égoïstes, des principes d'indifférence et de lâcheté; ils font de la science un ignoble métier, un gagne-pain et rien de plus (1). »

(1) Moser, *Von dem deutschen Nationalgeist*, 1765. — Dahlmann, *Politik*, p. 325.

D'où viennent toutes ces persécutions contre la vérité, cette conspiration contre la lumière? De cette opinion singulière : « que le savoir est un guide moins sûr que l'ignorance (1). » Il est vrai, ce savoir peut devenir dangereux, lorsqu'on en fait abus. Mais de quoi ne peut-on pas abuser? Dieu a donné à l'homme l'intelligence; l'homme en a abusé pour tourner contre le créateur même ses abominables plaisanteries. Dieu a donné à l'homme l'admirable mécanisme des sens, pour jouir de toutes les mervilles de la nature; l'homme, par un déplorable abus de ses sens, s'est dégradé au-dessous de la brute. « C'est une loi fatale : il faut accepter les bienfaits de la science avec ses dangers; comme la lance d'Achille, elle guérit les blessures qu'elle a faites (2). » Il se peut que l'abrutissement public soit un bon moyen de gouvernement, mais ce moyen n'est pas infaillible. Un peuple abruti supporte la compression plus longtemps qu'un peuple éclairé; mais quand une fois ses facultés d'observation ou de jugement se sont éveillées, c'est un réveil terrible! L'ignorance, dans les temps de révolution, est l'ennemi le plus redoutable, le plus difficile à vaincre. « Les dieux mêmes luttent en vain contre l'ignorance (3). »

L'instruction du citoyen adulte reste, comme

(1) Dahlmann, *Politik*, p. 324.
(2) *Ibid.*, p. 320.
(3) Schiller.

celle de l'enfant, soumise à l'influence de l'État. La législation, l'organisation judiciaire assurent cette influence légitime; l'intelligence des lois enseigne à l'individu ses droits et ses devoirs, elle le rend responsable de tous ses actes : elle offre donc une excellente garantie pour la société. Cependant l'utilité de cette connaissance du droit n'a pas toujours été reconnue; nous devons renouveler ici les observations que nous avons faites au sujet de l'étude de la politique. Comme certaines institutions avaient à craindre l'œil du citoyen, on affectait de redouter les jugements de l'ignorance et de la sottise; on ne voulait point soumettre les graves intérêts de la société à la critique inintelligente des esprits bornés et prévenus. Il suffit, disait-on, que la loi existe pour punir les délits commis contre l'État. On croyait pouvoir se passer de l'obéissance volontaire, de l'assentiment des sujets, et l'on se contentait de la peur comme d'un moyen plus commode et aussi certain. Par cette politique funeste, non seulement le pouvoir, en refusant des institutions représentatives, et surtout en limitant la liberté de la presse, s'est visiblement séparé de l'opinion; mais il a eu principalement le tort de jeter l'opposition sur un terrain où ses attaques sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont indirectes.

PRESSE. — LITTÉRATURE. — THÉATRE.

Le pouvoir de la *presse* est immense, parce que, plus que tout autre, il s'étend au loin et n'est limité ni par le temps, ni par l'espace; aussi, comme tout véritable pouvoir, inspire-t-il la crainte, et cette crainte peut être justifiée par de regrettables abus. La liberté de la presse, cette nouvelle conquête de la Révolution, a provoqué les excès les plus désordonnés, l'agitation la plus terrible; d'autre part, l'hypocrisie de la presse censurée a jeté parmi les citoyens la haine, la discorde et l'esprit d'intolérance. La liberté de la presse a cet avantage incalculable qu'elle tue la puissance de la calomnie, qu'elle livre ses combats au grand jour, oppose au mensonge une réfutation immédiate, favorise, par la discussion, le progrès général des lumières, et ouvre ainsi à l'État même une plus vaste arène. L'opposition politique n'a plus besoin de prendre le masque de l'opposition religieuse; la morale n'a plus à craindre le souffle pestilentiel qui menaçait de souiller et de flétrir la vie de famille; les attaques dirigées contre le pouvoir, et les agitations de la vie politique, en menaçant la famille même, ont fait du foyer domestique un sanctuaire et un asile pour chaque citoyen.

La *littérature* d'une nation porte témoignage de

son état intellectuel ; c'est d'après les productions de la presse qu'on peut juger de l'esprit général d'un pays et d'une époque. Si l'on soumet à cet examen notre littérature moderne, on trouve qu'elle a pris trois directions pour attaquer la société : *une guerre de sarcasmes contre l'ordre et contre la religion; l'hypocrisie politique et religieuse; la moquerie frivole et l'apologie voilée du vice élégant.* Tels sont les caractères de ses œuvres, qui n'ont pas même épargné les liens sacrés de la famille. Sous le rapport moral, la *corruption* est arrivée à une profondeur vraiment surprenante. Non content de rompre ouvertement avec les principes les plus respectables, on est allé jusqu'à prétendre « que les lettres n'avaient rien de commun avec la morale, que leur mission était de soustraire les hommes aux chaînes de la réalité, et de leur préparer sur les hauteurs du Parnasse un de ces festins des Dieux peints par Homère (1). » On a mis en pratique la maxime méphistophélique :

« A d'autres les femmes nues! Moi je veux avoir à déshabiller ce que j'aime (1)! »

Ainsi, au lieu de présenter l'*immoralité* dans sa nudité repoussante, on a déguisé le vice sous des voiles qui excitent l'imagination et les désirs; un doux poison s'est glissé dans les âmes, et les

(1) Ideler, *Seelenheilkunde*, t. II, p. 328.
(2) Faust, 2e partie.

a perverties en paralysant toute force de résistance. Et que dire de ces créations monstrueuses, inventées pour éveiller, dans les esprits blasés, des sensations voluptueuses, passagères, pour tendre outre mesure l'imagination maladive ; en un mot, pour dépasser toutes les limites que la nature a marquées à la débauche et au vice? Une revue anglaise, dans une critique du drame français moderne, a fait le calcul suivant : « Parmi » les personnages de ces drames, on compte » huit femmes adultères, cinq courtisanes de » tout rang, six victimes de la séduction, dont » deux accouchent presque sur la scène; quatre » mères brûlent d'un amour impudique pour leurs » fils ; il y a trois incestes. Ajoutez onze personnages » assassinés, directement ou indirectement, par » leurs amants ou par leurs maîtresses. Six pièces » ont pour héros des enfants trouvés ou des bâ» tards. Cette masse d'horreurs se trouve concen» trée dans dix drames publiés à Paris, par deux » poëtes, dans un espace de trois années (1). »

Le *théâtre*, s'adressant à des auditeurs qui cherchent un délassement, trouvant des oreilles ouvertes à ses leçons et prêtes à recevoir un enseignement qui ne s'impose pas ; le théâtre qui a sur la presse l'avantage de produire une impression immédiate, a méconnu sa vocation sublime, qui est de contribuer à l'instruction et à l'amélioration

(1) Ideler, t. II, p. 377.

du peuple, et il s'est donné pour mission de combattre l'ennui, d'amuser l'oisiveté, de satisfaire une foule avide de jouissances matérielles. Les ballets éclatent comme un feu d'artifice pour ranimer un moment les sens engourdis; de temps à autre on fait passer sur les planches un drame patriotique, comme une parade ridicule, ou bien on s'amuse à parodier Shakespeare. La foule pousse des hurlements en guise de bravos, et l'on admire l'intelligence littéraire du public! O Schiller! on devrait se souvenir de vos paroles : « Si » nous avions un théâtre national, nous aurions » aussi une véritable nationalité (1). »

RELIGION.

Le meilleur moyen d'établir l'harmonie entre les hommes, d'ennoblir l'esprit humain, et de rendre moins pénibles, par la doctrine de l'amour, les sacrifices que demandent les lois de l'univers, c'est de faire triompher la *religion.* C'est elle qui a créé les états, c'est elle qui les conserve ; en dehors d'elle, rien ne peut durer ; c'est sur cette base que repose le droit public aussi bien que le droit privé ; tout ce qui a besoin d'un fondement solide et assuré, invoque le secours de la foi pour triompher des hésitations et des résistances de la raison.

(1) Schiller's *Werke*, Bd. X, p. 79.

Mais si la religion est la base même de tout ordre, elle ne doit pas s'asservir à la politique; son influence légitime a des limites qu'elle ne doit pas dépasser, sous peine d'apparaître à l'humanité, non comme une mère bienfaisante, mais comme une exécrable ennemie. Plus d'une fois la religion a mis le monde à feu et à sang; la terre porte des traces de son passage : ce sont des cendres et des ruines! Elle a allumé les torches du fanatisme et porté sa sainte bannière à la tête des plus furieuses armées; elle a sanctifié le crime et torturé la vertu; elle a placé l'oisiveté stérile au-dessus du travail, les voluptés de l'ascétisme au-dessus de l'enthousiasme libre; elle a appesanti sa main de fer sur la poitrine de l'homme; elle a enchaîné l'intelligence et substitué à l'amour la crainte lâche et servile; elle a insulté aux souffrances des malheureux; elle a fait du Dieu de miséricorde et d'amour, un monstre nourri de nos larmes et de nos douleurs. Sans doute toute conviction sincère est respectable, alors même que, dans son ardeur, elle passe les bornes de la justice. En effet, les actions humaines doivent être jugées, non d'après les conséquences qu'elles produisent, mais d'après les intentions qui les ont dictées; mais « ce n'en est pas moins une honte pour la nature humaine, que de voir le fanatisme se perpétuer encore aujourd'hui au sein des masses ignorantes en qui l'esprit de secte remplace la foi (1).» Notre

(1) Hecker, *Die Kinderfahrten*, Berlin, 1845, p. 12.

époque, qui a tourné surtout vers les intérêts matériels l'activité des esprits, n'a pas échappé à l'intolérance religieuse; elle a vu l'asservissement des consciences et l'hypocrisie, fille de la persécution. C'est là le point sur lequel l'opposition a pu appuyer son levier destructeur pour ébranler la religion, et, avec elle, tout l'édifice social, dont la religion forme la base.

PASSIONS ÉGOÏSTES.

En résumé, le caractère général du mouvement intellectuel dans les derniers temps, c'est une tendance constante à favoriser la naissance des passions égoïstes. En cet âge de civilisation raffinée, les besoins deviennent plus nombreux et plus étendus; les passions naturelles perdent de leur pureté et de leur énergie, mais des besoins factices développent beaucoup de passions artificielles, qui prennent leur origine dans les idées prédominantes de l'époque (1). Esquirol dit à ce sujet: « L'ambition, l'avarice, remplacent les charmes de l'amour et les délices de la paternité (2). » Plus loin il ajoute: « Le fanatisme religieux, qui a causé tant de folies autrefois, a perdu toute son influence aujourd'hui, et produit bien rarement la folie.

(1) Esquirol, *Des Maladies mentales*, etc. Paris, t. I, p. 56 et 58. — Reil, *Rhapsodien*, etc., p. 12-14.

(2) Esquirol, p. 53.

Sur plus de six cents aliénés, huit seulement le sont devenus par suite de terreurs religieuses. Je n'ai observé qu'une fois sur trois cent trente-sept individus admis dans mon établissement la folie produite par l'exagération ascétique. L'amour, qui si souvent cause l'érotomanie et même la nymphomanie dans les pays chauds, a perdu son empire en France; l'indifférence des esprits a gagné les cœurs, et les passions amoureuses n'ont ni l'exaltation, ni la pureté qui engendraient la folie érotique (1). »

Ces détails suffisent pour indiquer combien et dans quel sens le mouvement intellectuel de notre siècle s'est écarté des voies d'un progrès régulier. Dans les maisons d'aliénés, on trouve toutes les passions d'une époque parvenues au dernier degré d'exaltation, et, d'après les caractères qu'affecte chaque espèce de folie, on peut apprécier les passions qui ont déterminé ce dérangement de la raison.

Toute passion est en elle-même un état morbide de l'âme (2). Dans le domaine des passions se reproduisent les mêmes phénomènes que nous avons observés dans le monde des idées. Chaque passion, chaque penchant de l'âme tend à se maintenir et à se développer à côté des autres et malgré eux, attirant à soi toutes les passions analogues, et refoulant les passions contraires. Ces

(1) Esquirol, p. 60.

(2) Kant, *Anthropologie*, p. 224.

passions égoïstes ont leur cause dans une estime exagérée du moi, dont elles font, en chaque individu, le centre de l'univers (1). Tous les amours-propres en jeu se font obstacle l'un à l'autre; leurs prétentions rivales se repoussent réciproquement, et « cette lutte empêche l'orgueil du moi de dégénérer en folie; mais si quelqu'un de ces amours-propres surexcités parvient à se procurer une satisfaction complète, il tombe dans un excès d'absurdité qui ne connaît ni temps ni mesure (2). » Toutes les passions égoïstes ont un objet commun, l'intérêt personnel; une source commune, la présomption; il est donc naturel que dans leur développement elles forment entre elles un grand nombre de combinaisons, et qu'elles présentent une extrême complication de troubles morbides (3).

L'*ambition*, c'est la vanité en mouvement. Ces deux passions sont entre elles comme l'idée est au penchant. Produite par une exaltation morbide du besoin d'honneur, fondée sur la conscience de la dignité humaine et sur le sentiment légitime qui demande que toute valeur exactement appréciée trouve partout un libre cours, l'ambition manque de cette appréciation exacte de la valeur individuelle. Née de ses propres illusions, nourrie des illusions qu'elle produit, elle est forcée de prendre

(1) Ideler, t. I, p. 578.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, t. II, p. 500.

un masque et de mettre l'apparence à la place de la valeur réelle. L'ambition, forcée de s'humilier et de s'avilir par de lâches flatteries qui lui servent à payer les applaudissements de la foule, cherche une compensation dans l'exaltation toujours croissante de son penchant morbide. On ne saurait croire combien d'humiliations, de mortifications, la vanité est capable de supporter; si l'on n'allait pas au fond des choses, on serait tenté de voir dans cette résignation un dévouement héroïque. C'est seulement une contrainte puissante exercée sur l'égoïsme. L'appareil solennel des exécutions a poussé au meurtre plus d'un esprit malade, avide de gagner par une mort extraordinaire une vie plus longue dans la postérité. C'est par un sentiment analogue que la fille Charlotte Herz, de Copenhague (1), s'est habituée à faire sortir de toutes les parties de son corps, au milieu des plus atroces douleurs, une incroyable quantité d'épingles et d'aiguilles ; le plaisir de faire sensation et de se distinguer en bravant la science des médecins a été pour elle une compensation suffisante pour les tortures qu'elle avait endurées volontairement pendant dix-neuf années. Cet exemple donne une idée suffisante de la puissance de cette passion.

Le sentiment qui a le plus d'affinité avec l'ambition, c'est l'*esprit de domination*, qui, pour réaliser

(1) Hecker, *Ueber Sympathie*. Berlin, 1846, p. 24.

ses rêves de l'amour-propre, sacrifie tout à un individu. C'est surtout cette passion qui montre combien les penchants égoïstes sont hostiles et funestes à la société.

Citons encore *l'avarice*, l'amour passionné du gain. Cette passion, qui arrête dans le cœur tous les nobles mouvements, laisse voir l'égoïsme dans sa nudité la plus hideuse; elle aboutit de bonne heure à la folie la plus ridicule.

L'amour passionné de la liberté résume, pour ainsi dire, toutes les passions égoïstes auxquelles il promet une large carrière. Quand la liberté existe partout, toutes les individualités se développent à l'envi, se limitent réciproquement; il s'établit une sorte d'équilibre qui ne peut être rompu sans un grave péril pour la liberté même. Des routes diverses sont ouvertes à l'activité des citoyens : honneurs, influence, richesse, etc.; ce sont là autant de buts offerts à la concurrence des convoitises les plus ardentes. Malheureusement on oublie qu'il est des limites nécessaires aux prétentions individuelles, et le penchant, irrité par les obstacles, prend la violence de la passion. De là résulte un anéantissement complet de tous les rapports sociaux. La liberté ne connaît plus de frein, elle ne supporte plus de résistance. Elle veut tout renverser et tout détruire; elle engage contre le pouvoir une lutte sans trêve et sans repos, un combat terrible qui ne se terminera que par l'anéantissement définitif de tout principe

d'autorité. Ce sont les phénomènes qui accompagnent toujours les révolutions. Ces temps de crise sont des jours de fête pour cette liberté impatiente qui pousse le monde vers l'anarchie. Dans l'état ordinaire de la société, les passions égoïstes peuvent rarement trouver une satisfaction positive et réelle; mais si elles ne peuvent prendre possession de leur objet, elles ne s'en appliquent qu'avec plus d'énergie à détruire tout ce qui leur fait obstacle; l'ambition, l'avarice, le désir de dominer sont remplacés alors par l'envie, la haine et la vengeance. « Détruire la loi morale de l'univers, tel est l'effort constant de l'égoïsme, irrité qu'il est de trouver des limites dans les droits d'autrui (1). »

Tout nier, voilà le caractère de notre siècle : partout pénètre ce pouvoir insaisissable de l'*esprit de négation*; il mène la société par des voies souterraines, semant de tous côtés des matières inflammables qui attendent l'étincelle pour s'embraser, et les ailes du vent pour porter l'incendie sur toute la face de la terre. Il n'est rien d'assez élevé, rien d'assez sacré pour inspirer quelque respect à ce scepticisme universel. Qui ne connaît les esprits forts de notre temps, ces génies qui trouvent leur puissance dans la témérité avec laquelle ils nient tout ce qui a été de tout temps l'objet de l'amour et de la vénération des hommes? Dans l'inanité de leur esprit, ces hommes trou-

(1) Ideler, t. I, p. 579.

vent pour leurs combats sacriléges les armes les plus terribles ; cuirassés d'indifférence, ils dardent le trait de la raillerie et de l'outrage. « Je suis l'esprit qui nie toujours. » Ils ont pris pour devise cette maxime diabolique, ils la proclament et ils ajoutent avec le génie du mal : « Oui, je nie tout, et avec raison ; car tout ce qui est, mérite de périr (1). » Trop vains et trop paresseux pour pénétrer au fond des choses, ils se contentent d'effleurer tous les sujets, et cherchent seulement, à la surface des faits, quelques arguments en faveur de leurs systèmes préconçus. Substituant à la vérité les vaines abstractions sorties de leur cerveau, ils opposent les fantaisies de leur personnalité abominable à la loi constante et positive de l'univers. Laissez les faire, et ils auront bientôt courbé le monde sur le lit de Procuste. Tout ce qui est grand, noble, sublime, leur est odieux. Écoutons leurs paroles impies : « A bas les ridicules idoles que les hommes adorent ! Votre religion n'est qu'un mensonge, inventé pour vous faire supporter des maux réels par l'espérance de biens imaginaires ; vertu, patriotisme, mots vains et vides de sens, qui vous cachent toutes les atteintes portées à vos droits, et qui vous empêchent de vous rendre utiles au monde et d'exploiter la création à votre profit. » Voilà les blasphèmes qu'ils jettent à la face de l'humanité, avec cet air effronté

(1) Faust, 1re partie.

de moquerie qui remplit les faibles d'admiration, qui simule l'héroïsme et qui captive les esprits par cet étonnement pénible que provoque souvent la vue du danger couru par tout ce qui est grand et respecté. Tantôt leur impiété prend le ton piquant d'un persiflage spirituel, bien fait pour effrayer les hommes qui, contents de sauver quelques unes des conquêtes de la révolution, abandonnent le reste à la fortune ; tantôt elle prend la parure de la poésie et les doux charmes du « lied » pour glisser dans ces âmes candides un poison subtil, et pour tromper l'esprit du bien sous le masque du véritable enthousiasme. Tout sentiment généreux devient pour eux un point d'attaque contre la société; tout mouvement de l'âme qui honore l'humanité est en leurs mains une arme dangereuse qui se retourne contre le cœur d'où il est sorti ; toute idée vraiment grande et civilisatrice devient un épouvantail grotesque qui excite le dégoût ou provoque le rire. Ils font jaillir de leur poitrine les traits les plus sublimes des passions humaines, pour les parodier par d'ignobles antithèses, et ils vont répétant sans cesse des variations sur l'air moitié frivole, moitié mélancolique de Henri Heine :

« C'est la nuit, à la lueur de la lampe, que je » chante mes douleurs mortelles : un volume petit » in-8°, chez Hoffmann et Ce. »

C'est l'audace même d'un critique si téméraire et si impitoyable, qui fait la puissance de ces génies destructeurs. Féconde en périls, elle attire,

elle fascine par la vue même du danger. Dans les fureurs de la volupté, les bouches se pressent, non pour s'embrasser, mais pour se mordre. C'est une jouissance semblable que certains esprits trouvent dans les emportements de leur lutte contre tous les principes de la sagesse humaine. Quelle sensation voluptueuse de se sentir libre de toute entrave, exempt du ridicule préjugé qui apprend à respecter les droits d'autrui, à ne pas empiéter sur le champ de son frère et de son voisin ! Pour créer, il faut une réunion d'efforts qui ne sont pas toujours heureux et qui se dispersent souvent dans des directions incertaines ; pour détruire, tous les moyens réussissent, toutes les armes sont bonnes, tous les efforts conspirent vers un but commun. Quel bonheur cruel de sentir cette supériorité de la puissance de destruction sur la puissance de création ! Si l'on ne peut empêcher une chose de naître, on peut l'empêcher d'exister ; tout ce qui doit naître, tout ce qui est, n'existe, en apparence, qu'en tant qu'il n'est pas nié. Quelle jouissance pour l'orgueil humain dans la possession de cette puissance ! Quel triomphe de l'exercer, de la faire sentir au monde, d'entrer en lutte contre l'univers et contre tous ses éléments de conservation et de durée ! Combien l'importance d'un tel combat ne doit-elle pas exalter la personnalité ! Les obstacles sont-ils ici, pour le génie de la destruction, autre chose qu'un signe de sa puissance limitée sans doute,

mais encore redoutable? La conscience de sa propre dépravation n'est-elle pas encore un attrait de plus par le plaisir secret que l'âme éprouve à régner en dépit de ses vices même?

Le nombre n'est pas grand des hommes qui sont entrés dans cette croisade antisociale avec des intentions réfléchies et une complète intelligence du but ; mais sous leur drapeau est accourue la populace de toutes les classes, avide de contempler les coups portés à ce principe d'autorité dont elle déteste le joug, impatiente de trouver la carrière ouverte au libre développement des passions égoïstes, et toujours prête à célébrer le faux héroïsme par des applaudissements sans valeur; car la multitude a coutume d'attribuer à la force des agresseurs la gravité et la violence du combat; vainqueurs, elle a pour eux des couronnes; vaincus, elle les proclame martyrs. Voyez un malade en danger de mort; examinez la lutte de la force vitale contre la puissance de la maladie que sa résistance irrite; frissons fébriles, délire, pouls accéléré, voilà bien des signes qui semblent annoncer que la vie a été vaincue par un principe hostile. Mais il ne faut pas considérer la violence, l'intensité de la maladie; examinez le résultat de ce conflit de deux puissances : le malade se relève à peine ; son corps est affaibli et chancelant, mais du moins il peut respirer encore l'air réparateur. Et quelle est cette force, si légère qu'elle soit, qui subsiste en lui?

Cette force, c'est précisément la différence des puissances opposées, c'est l'excédant de la vie sur la mort. Il y a dans cet excédant assez de force pour ramener la santé; quant au principe destructeur, vaincu, il est retombé dans l'abîme du néant d'où il était sorti. Ainsi nous voyons l'État, ébranlé jusque dans ses bases par la tempête des révolutions, chanceler encore et menacer ruine; mais que le regard perce le voile des apparences trompeuses, et l'on reconnaîtra que la force des intérêts positifs, loin d'être anéantie par les forces contraires, se maintient en dépit des obstacles et des secousses les plus terribles. Ne redoutons point l'avenir: la lutte n'est point terminée; mais il n'y a de réel que le positif; un système de négation ne peut avoir de durée; parce qu'il n'a point de réalité propre, et qu'il n'existe que par rapport à ce qu'il nie.

C'est seulement dans ses extrémités les plus audacieuses que l'esprit de négation peut se manifester sans déguisement. Arrivé à ce point, il peut se nourrir de l'horreur qu'il inspire (1). Mais pour y atteindre, il a besoin de prendre le masque de l'affirmation; car la négation pure ne satisfait pas l'intelligence humaine.

On a donc formulé un système qu'on oppose à l'état actuel de la société, comme le but suprême de l'avenir; vain idéal qui ne présente

(1) Werder, *Rede*, etc. Berlin, 1849, p. 4 et suiv.

rien de positif, mais qui a l'avantage de nier tout ce qui existe, sans paraître se borner à des négations.

La philosophie et la religion nous apprennent que le devoir de l'homme est de développer son activité dans l'intérêt de la famille, de l'État, de l'humanité, et que chaque progrès fait dans cette voie est un pas vers la perfection. C'est là un devoir difficile et qui demande plus d'un sacrifice. Mais comment le génie de nos philosophes modernes pourrait-il s'engager dans une route si longue et si pénible? Atteindre le but d'un seul bond, n'est-ce pas chose facile et convenable pour un génie supérieur? Heureux cosmopolites! avec quel dédain, avec quel orgueilleux ricanement ils nous regardent, nous autres, pauvres hères, qui tâchons de grimper d'échelon en échelon vers ce but élevé où l'imagination les a portés sur ses ailes! Quelle brillante auréole entoure le front de ces hommes dont les regards embrassent l'univers entier, par de là l'étroit horizon qui borne la vue des humbles mortels! Dans leur ascension au-dessus de la terre, la foule, saisie d'admiration, les suit d'un œil étonné: quelle gloire de planer ainsi, comme le Dieu de la Genèse, sur les grandes eaux du monde naissant? Quoi de plus sublime, et en même temps quoi de plus commode? Il y a aujourd'hui peu de péril à prêcher le cosmopolitisme et la fraternité universelle. L'ordre actuel de la société, étant un obstacle à

la réalisation de l'idéal, ne peut demander aux apôtres de l'utopie un dévouement et des services réels. La crainte de la vindicte publique les contraint sans doute à se soumettre aux idées dominantes, et à réserver, pour un avenir plus ou moins éloigné, les illusions de leurs espérances ; elle ne leur impose pas d'autre sacrifice (1). C'est ainsi que, sous le masque du dévouement le plus absolu, se cache le plus étroit et le plus vil égoïsme. Et voilà comment on parvient à tromper la faiblesse des âmes les meilleures et les plus généreuses! Car l'hypocrisie, tant qu'elle n'est pas encore dévoilée, a la même puissance que la vérité; et comme aujourd'hui, dans ses fantasmagories brillantes, elle ne montre rien que de grand et de noble, elle séduit l'intelligence de tous ceux qui aspirent réellement, sincèrement à l'idéal. Ainsi s'explique la facilité que les doctrines nouvelles ont trouvée à se répandre précisément parmi la jeunesse, dont l'activité impatiente supporte avec peine les chaînes de la réalité positive. Les meilleurs esprits, les cœurs les plus honnêtes ont été les premières victimes de la contagion. Une fois que ces âmes honnêtes ont été séduites par la solidité apparente d'un système qui fait illusion à leur ignorance, l'esprit de négation se développe en elles, excité par les penchants égoïstes de l'individu et par la résistance que l'ordre actuel op-

(1) Dahlmann, *Politik*, p. 291. — Ideler, *Seelenheilkunde*, t. II, p. 315. — Guizot, *De la démocratie en France.*

pose à la réalisation de l'utopie. « Cet esprit de négation exerce aujourd'hui ses ravages : aveugle qui ne le voit pas. Pour nous, nous avons à lui disputer toutes les conquêtes de l'intelligence dont il veut nous ravir le fruit, c'est cet esprit qui cause tous nos malheurs ; il a lâché les brides à la révolution, et il la pousse dans une voie périlleuse, toute jonchée de ruines (1). »

Ce sont ces éléments égoïstes, répandus dans la société, qui ont prédisposé les esprits à la maladie démocratique ; selon le degré de leur prépondérance, ils ont donné à ce fléau, dans les diverses contrées de l'Europe, des traits tout différents. Les diverses formes de la maladie sont, chez les différents individus, le produit du développement de l'individualité, tel qu'il s'est fait par l'éducation, par les circonstances de la vie et par l'habitude, et de l'idée prédominante qui détermine chez tous les mêmes manifestations d'une pensée commune (2).

INSTINCT D'IMITATION.

C'est l'*instinct d'imitation* qui produit cette contagion morale ; c'est sur lui que reposent tous les progrès du développement humain ; il est le

(1) Werder, *Rede*, etc., p. 20.
(2) Calmeil, *De la folie*, etc. Paris, 1845, t. I, Introduction.

créateur et le soutien de toute morale, contre-balançant tous les instincts, et pliant la personnalité du moi aux exigences de l'intérêt social; il exerce sur la plupart des hommes une influence souveraine et presque sans limites, dangereuse pour l'individu et pour la société, quand il arrive à une exaltation morbide (1). Selon la cause qui le provoque, il produit des phénomènes divers; mais quelque caractère que revête la contagion, l'intensité est toujours en raison directe de l'étendue. Des impressions physiques, telles que la vue d'un accès d'épilepsie, de chorée, etc., provoquent, par réflexion sur la moelle épinière, des phénomènes analogues dans l'individu qui reçoit l'impression. C'est ainsi que pendant des siècles, l'instinct d'imitation a entraîné près de la moitié des populations dans le tourbillon insensé de la dansomanie. Dans ce cas, la contagion s'opère uniquement par la force de l'impression reçue. On l'a vu au moyen âge où les artifices de certains individus ont augmenté la contagion de quelques maladies épidémiques. « Des bandes misérables de fainéants qui savaient imiter les gestes et les convulsions des malades propageaient le fléau dans leurs courses vagabondes; car dans les maladies de ce genre, les sujets impressionnables sont affectés aussi facilement par l'apparence que par la réalité (2). » Ces épidémies,

(1) Ideler, t. I, p. 295.—Hecker, *Ueber Sympathie*, p. 8 et 9.
(2) Hecker, *die Tanzwuth*, etc. Berlin, 1832, p. 6.

dont l'apparition dépend souvent de la force seule de l'idée et de cette suspension de la volonté dont Paracelse a parlé dès le moyen âge, présentent également, dans le tableau de leurs symptômes, des troubles du corps et des troubles de l'esprit. Elles nous fournissent la transition la plus naturelle pour arriver à l'examen des effets de l'instinct d'imitation dans le domaine purement psychique.

Pour comprendre l'étendue de ces effets, il suffit de considérer l'influence que la *mode* exerce sur les hommes. Non seulement par un pervertissement complet de la sensibilité, elle habitue les yeux à supporter la vue des objets les plus désagréables, elle corrompt le sentiment du beau, elle fait souffrir souvent les douleurs les plus pénibles, et donne une profonde indifférence pour tous les périls qui menacent la santé ; mais elle détruit même la pudeur, et permet à la lubricité de s'étaler honteusement. Après la révolution française (1), les femmes de Paris, pour tranquilliser la nation sur les suites de la Terreur, qui avait fait tant de vide au moyen de la guillotine, cherchaient à simuler la grossesse, au moyen des « demi-termes, » et cette mode eut tant de faveur, qu'en 1796, aucune élégante n'aurait voulu se montrer en public sans cette singulière parure. Un tel usage peut s'excuser par l'abrutissement

(1) Ideler, t. II, p. 314.

horrible de cette époque du Directoire ; mais si en Angleterre, ce pays des mœurs austères et de la pruderie, les jeunes filles de Londres ont pu se décider à indiquer effrontément leur vocation future en imitant cette mode, il est évident que la force du sentiment moral est incapable de contrebalancer l'exaltation morbide du penchant de l'imitation (1). L'instinct de conservation est impuissant lui-même contre cet instinct plus énergique, comme le prouvent clairement les épidémies de suicide observées parmi les jeunes Milésiennes, dans la garde consulaire de Bonaparte, et le spleen des Anglais (2).

L'histoire nous apprend que les *épidémies morales* qui attaquent des populations entières, et qui tiennent les esprits même les plus éclairés dans les chaînes d'une superstition insensée, sont déterminées par l'exaltation morbide des idées provoquées par les circonstances de l'époque. Le moyen âge surtout présente à nos regards, dans des tableaux grandioses, une série étonnante de ces épidémies morales, telles que les a produites le génie chevaleresque et religieux de ce temps, et dont les croisades d'enfants sont le résultat le plus merveilleux. En ces temps d'ignorance, la *superstition* répandit sur les peuples le fléau de la folie. Pendant plus d'un siècle, une *monomanie homicide* porta la terreur dans tout l'Occident ;

(1) Ideler, p. 315.
(2) *Ibid.*, p. 618. — Esquirol, t. I, p. 343.

après s'être montrée en Allemagne vers la fin du xve siècle, avec un caractère d'*anthropophagie*, elle passa en France pour s'y transformer en *lycanthropie;* c'est seulement après 1598 qu'elle disparut, quand un arrêt du parlement de Paris eut envoyé dans un hospice de fous un lycanthrope accusé de meurtre. Elle se manifesta de nouveau, vers le milieu du xviiie siècle, en Pologne, en Hongrie et en Moravie, sous une forme analogue, le *vampirisme.* La *théomanie*, la *démonomanie* et l'*hystéro-démonopathie* ont, pendant trois cents ans, plongé dans la folie la plus déplorable, non seulement les hommes dépourvus de jugement, mais encore presque tous les savants de l'époque. Les persécutions que cette folie provoquait contre ses victimes servirent seulement à augmenter le mal. Même dans les derniers temps, dans notre siècle de lumières, comme on l'appelle, nous voyons paraître, isolément il est vrai, et sous une forme moins sauvage, ces *extravagances absurdes du fanatisme.* Les *convulsions* des jansénistes au tombeau du diacre Pâris, les *folies* des *shakers* et des *jumpers* (sauteurs et trembleurs); en Suède, le *mal de prédication* (1), et, à une date récente, *certaines tentatives pieuses* pour procréer le Messie, prouvent avec évidence que la disposition de l'esprit humain à ce mal terrible n'a pas disparu.

(1) Brierre de Boismont, *Des hallucinations, ou Histoire des apparitions, des songes, des visions, de l'extase du magnétisme et du somnambulisme*, etc. Paris, 1845, p. 249 et suiv.

L'histoire de ces épidémies, racontée par Hecker, et par Calmeil dans son remarquable ouvrage, est une sorte d'histoire universelle ; car, à toutes les époques, les grands courants qui ont agité les nations ont amené des exaltations morbides qui peuvent servir à caractériser ces époques mêmes. Plus d'une fois sans doute, sous le voile de ces passions qui ont bouleversé l'intelligence des peuples, se sont déguisés l'orgueil, la cupidité, la vengeance, l'ambition, l'intolérance religieuse et politique. Mais si, chez quelques individus, si même dans des classes entières, le délire a été feint et simulé, de telles exceptions ne détruisent point la réalité des épidémies morales qui ont frappé les nations. Parce que les habiles ont exploité la folie, la folie n'en a pas moins existé.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA MALADIE DÉMOCRATIQUE.

La maladie de notre temps est le produit des effets combinés de toutes les causes que nous avons indiquées plus haut. Un examen attentif les découvre toutes dans les détails et dans l'ensemble. Du premier coup d'œil, on reconnaît d'abord qu'il y a ici une exaltation morbide de l'instinct d'imitation et de l'amour de la liberté sans direction et sans limite.

La révolution de Février avait renversé toutes

les barrières de la compression. Sortie du sang et des ruines des barricades, la souveraineté du peuple leva sa tête menaçante. A la nouvelle d'un événement qui devait imprimer au monde une secousse terrible, une excitation sourde mit en mouvement tous les esprits. Bientôt éclatèrent l'espoir, la crainte, la passion de la liberté, dans des pays que d'anciens événements ou la puissance de quelques génies révolutionnaires avaient préparés à la conquête de l'indépendance. Dans l'attente universelle, l'instinct d'imitation était un instrument tout prêt pour les agitateurs. Les oiseaux de la tempête prirent leur essor. L'étincelle partie de la France trouva par toute l'Europe des matières inflammables, et l'incendie fut allumé. L'autorité légale existait encore ; mais déjà son pouvoir et son étendue se trouvèrent compromis : l'esprit d'examen s'était éveillé! Il est vrai que les événements historiques, bien enchaînés ensemble par les liens d'une séduction nécessaire, saisissable même au milieu des mouvements les plus imprévus, modifient, par leur apparition, la nature des causes déterminantes, au point qu'il semble téméraire de vouloir expliquer le mécanisme merveilleux des choses humaines. Je crois pourtant qu'il est permis de hasarder ici un « peut-être. » Mais qu'importe? l'histoire universelle poursuit sa marche, sans s'inquiéter de savoir si les hommes comprennent la cause de ses mouvements et de ses évolutions. Le fait est qu'après la révolution de Février,

les barricades de Vienne et de Berlin affranchirent tout à coup l'Allemagne, c'est-à-dire elles abolirent l'état antérieur de la société, et confièrent le soin de fonder un état nouveau à l'action désordonnée de toutes les idées, de toutes les passions qui s'agitaient au sein de la nation allemande, sans exclure même les plus extravagantes.

Que devait-on faire de la liberté nouvellement conquise? Le danger de la situation dissimula l'indécision des esprits sur une question si capitale. Une seule passion, qui depuis longtemps avait remué le cœur de la nation allemande, que les meilleurs de ses fils avaient nourrie avec amour dans les mauvais jours de la servitude, se montra simultanément avec la passion de la liberté: l'*unité* de l'Allemagne, telle fut l'idée qui donna au mouvement un caractère national qui fit accepter la révolution par tout le peuple allemand, après y avoir prédisposé les individus. Cette passion, qui élève l'amour-propre de chaque citoyen jusqu'au noble amour de la patrie, qui lui fait trouver son propre honneur dans la grandeur, la puissance et la gloire de son pays, promettait d'opposer une digue à l'effort impétueux des penchants plus étroits de l'égoïsme individuel, et de fournir une solution heureuse aux difficultés de la révolution. Mais ces penchants égoïstes, qui avaient plus de cours dans la foule, ont pris le dessus; et « le principe de la souveraineté du peuple, qui flatte les inclinations des individus, en

réduisant à rien la puissance de l'État (1), » fut un leurre pour la populace stupide de toutes les classes de la société. Le mot *démocratie* traversait toute l'Europe avec la rapidité de la tempête : on le trouvait tellement élastique, que chaque parti l'écrivait sur son drapeau. Les socialistes, les communistes, les républicains parlaient d'une république démocratique; les royalistes d'une monarchie démocratique. On avait peu d'égard aux scrupules de la logique grammaticale. Aucun parti ne voulait se passer d'un mot nécessaire, dont cet engouement universel explique l'étonnante puissance (2). Les hommes du parti constitutionnel, dont le mot *souveraineté du peuple* choquait les oreilles, mais qui ne voulaient pas abandonner leur part du gâteau, le traduisirent en anglais et mirent en avant le mot *self-government*, sans renoncer à leurs principes. Que le peuple, en vue duquel le gouvernement existe, indique lui-même la manière dont il veut être gouverné, c'est un principe qui semble trop naturel pour rencontrer une objection. Les paysans disent : « Les percepteurs » ne savent guère quel mal nous avons à payer les » impôts. » Mais ils ne se doutent pas que les percepteurs auront découvert cette grande vérité : « Payer, n'est pas un plaisir, » avant que les paysans aient trouvé un meilleur mode de distribuer les rôles et d'employer le produit des con-

(1) Dahlmann, p. 230.
(2) Guizot, *De la démocratie en France*, p. 2.

tributions. Toutes ces illusions m'ont souvent rappelé le mot de Langermann (1) : « Beaucoup de femmes ont la naïveté de s'imaginer que pour avoir eu des enfants, elles ont acquis des connaissances et de l'expérience sur la santé de la femme. C'est trop de présomptions. Les maris ne sont pas de cet avis : ils prétendent que les femmes, pour avoir accouché une ou plusieurs fois, n'en connaissent pas mieux cette partie de la médecine, pas plus qu'eux-mêmes, pour avoir bu et mangé, n'en connaissent mieux les fonctions digestives et leurs maladies ; pas plus, enfin, qu'un sot, pour avoir reçu dix soufflets, n'en devient plus sage. »

L'agitation commença ; ses moyens les plus puissants étaient les assemblées populaires, dans lesquelles l'impression, produite par les principes qu'on y prêchait, s'exalta par la communauté des sentiments excités dans tous les cœurs, et qui offraient un vaste champ d'action à l'instinct d'imitation. On vit s'élever une opposition bruyante, tumultueuse, ennemie de tout pouvoir qui devait mettre un frein à des emportements insensés. La partie de la population qui ne prit point de part à ces désordres les considéra comme un spectacle intéressant, avec cette sotte curiosité qui porte l'enfant à briser ses jouets pour en connaître les ressorts intérieurs. La résistance fut paralysée par la crainte, qui ne laissait même pas de place

(1) *Ueber die Loesung der Nachgeburt*, 1803, p. 22.

à la prudence vulgaire de l'intérêt bien entendu.

Le succès encouragea l'audace des révolutionnaires; on ne voulait plus même l'ombre d'un pouvoir politique; on disait ouvertement que toute loi est oppressive, que la liberté n'existe pas en dehors de l'anarchie, ce qui est vrai, en effet, de la liberté ainsi comprise. Toute la folie de ces passions se montre dans le paragraphe XIX de la *Déclaration des droits de l'homme*, telle qu'elle a été formulée par le Congrès démocratique de Berlin:

« § XIX. Dans tout État libre, la loi doit principalement assurer la liberté publique et individuelle contre le pouvoir des gouvernants. Toute institution qui ne suppose pas le peuple bon, et les autorités corruptibles, est vicieuse (1). »

Voilà le but vers lequel on marchait.

« On a coutume aujourd'hui de chercher l'harmonie des pouvoirs et la garantie contre leurs excès dans leur faiblesse; on a peur de tous les pouvoirs, on s'applique à les énerver tous tour à tour, craignant qu'ils ne se détruisent mutuellement ou qu'ils n'empiètent sur la liberté.

» C'est une erreur énorme : tout pouvoir faible est un pouvoir condamné à la mort ou à l'usurpation. Si des pouvoirs faibles sont en présence, ou bien l'un deviendra fort aux dépens des autres, et ce sera la tyrannie; ou bien ils s'entraveront, ils

(1) *Die Reform, Organ der demokratischen Partei*, n° 189, 31 octobre 1848.

s'annuleront les uns les autres, et ce sera l'anarchie (1). »

L'histoire enseigne par de nombreux exemples la vérité de cette opinion ; mais ces exemples profitent seulement à quelques individus, et les peuples ne comprennent point leurs leçons. Toutes les fois que cette question sera posée, la sottise des hommes fera toujours la même réponse, vainement condamnée par l'histoire. Je renonce volontiers à décrire les divers progrès du mal pour m'appesantir davantage sur quelques détails particuliers.

Les horreurs de l'assassinat ont montré de quels crimes l'humanité se trouve capable, lorsqu'elle suit aveuglément le torrent de ses passions à la voix de quelques faux apôtres, apologistes de tous les excès. Je ne raconterai point tous les égarements ridicules auxquels a conduit la manie du progrès qui, dans le système communiste, avec son mot fameux : « *la propriété, c'est le vol,* » voudrait nous ramener au régime de l'ancienne Sparte.

La *marche* que devait suivre le mal dépend de ses causes : nous l'avons déjà signalée en indiquant ces causes mêmes. Quant aux exemples, ils sont faciles à trouver. Je n'en citerai qu'un seul où la folie se voit manifestement : ce sont les débats sur la proposition du député Waldeck (séance de l'Assemblée de Prusse, 31 octobre 1848) : « Qu'il

(1) Guizot, *De la démocratie en France*, p. 116.

» plaise à l'Assemblée nationale de décréter que le » ministère soit mis en demeure de recourir à tous » les moyens, d'employer toutes les forces dont » l'État dispose pour protéger la liberté du peu» ple menacée à Vienne. » Cette proposition, comme l'indiquaient les motifs développés dans le cours de la discussion, ne tendait à rien moins qu'à hasarder toutes les forces militaires, toutes les ressources financières de la Prusse. Les amendements présentés, tout en admettant une autre interprétation, visaient au même but par des voies détournées. Or, si l'on se rappelle que le bombardement de Vienne avait commencé le 28 octobre, que tous les journaux l'avaient annoncé, que le gouvernement connaissait déjà sans doute la reddition, qui avait eu lieu le 30 et qu'il s'abstint de faire savoir au public pour ne pas augmenter l'irritation; si l'on songe que la défaite des Viennois devait paraître inévitable aux yeux mêmes de l'homme le plus dépourvu de jugement, on reconnaît alors dans les débats engagés sur la proposition de M. Waldeck l'image de la folie la plus évidente. En effet, nous trouvons ici le caractère que nous avons signalé plus haut comme le trait le plus essentiel de la folie, la disparition complète de la conscience du moi et de ses rapports avec le non-moi. Laissons de côté les rapports du moi de l'Assemblée avec le non-moi du gouvernement de Prusse; ne parlons pas des dangers d'une guerre euro-

péenne que devait exciter l'exécution d'un tel projet : des esprits bornés pouvaient ne pas apercevoir ces conséquences ; des esprits téméraires pouvaient les appeler de leurs vœux. Mais n'y avait-il pas impossibilité absolue pour le moi de l'Assemblée de se mettre avec le non-moi de la ville de Vienne dans ce rapport que voulait établir le parti démocratique ? Pourtant l'Assemblée, au nom d'un peuple de seize millions d'hommes, rendit un décret favorable à la proposition. C'est un spectacle que l'histoire ne nous a montré nulle part ailleurs. Vainement dira-t-on que les citoyens qui ont provoqué ce décret voulaient seulement produire de l'agitation, qu'ils agissaient sciemment et qu'ils ont joué la comédie. Qu'importe ? Si la représentation nationale a osé donner au peuple l'exemple déplorable de délibérations entachées de folie, c'est une preuve que notre époque est atteinte d'une maladie profondément enracinée, dont la contagion n'épargne ni les individus ni les masses.

PRONOSTIC.

De tout ce qui précède, on pourrait conclure que la situation est désespérée. Gardons-nous pourtant de nous abandonner à des craintes excessives.

Le *pronostic*, dans son ensemble, n'est pas précisément défavorable. Nous l'avons dit, ce pronos-

tic dépend essentiellement de la mesure du temps dont les idées qui produisent la folie ont besoin pour pénétrer le moi, et du degré d'affinité qui existe entre le moi et ces idées morbides. Or ces idées, qui ont fait une irruption soudaine dans le moi de la nation, l'ont eu bientôt pénétré ; de plus, elles n'ont presque pas d'affinité avec l'intelligence du peuple. Car, dans la masse de la nation, il n'existe aucune disposition pour le gouvernement républicain ; toute l'histoire de l'Allemagne est essentiellement monarchique. Le pronostic de la maladie épidémique est donc favorable. Les influences morbifiques qui la provoquent et la favorisent directement ne prolongeront pas sa durée : on a vu déjà que la passion de la liberté porte en elle-même sa restriction. L'instinct de l'imitation peut, il est vrai, entraîner encore les esprits, imprimer à l'ordre de nouvelles secousses ; mais les intérêts qu'il a excités seront toujours essentiellement étrangers au moi ; ce sont des mobiles extérieurs, si je puis dire, dont l'action sera repoussée tôt ou tard par le réveil des intérêts égoïstes.

TRAITEMENT.

L'étiologie de la maladie indique le mode de *traitement* à suivre. Comme dans toute autre maladie mentale, le premier soin est d'empêcher tout acte nuisible au malade et à la société. Pour attein-

dre ce but, il faut employer la contrainte extérieure et intérieure qu'exerce sur le moi la crainte d'un danger personnel. C'est là la partie négative du traitement. Quelque indispensable, quelque efficace qu'il puisse être, ce moyen ne suffira pas pour amener une guérison durable. L'axiome grammatical : deux négations valent une affirmation, ne trouve point ici son application. Il faut donc que ce traitement négatif soit secondé par un traitement positif qui, s'appuyant sur la loi de l'antagonisme, s'efforce de refouler les idées hostiles à la société, en éveillant et en favorisant les idées contraires. On a déjà employé ce mode de traitement et l'on a facilité ainsi la guérison, parce qu'on a soustrait les intérêts égoïstes à l'empire de l'instinct d'imitation. Mais l'expérience des derniers temps a montré que l'intérêt personnel, si puissant qu'il soit, si incapable qu'il paraisse de supporter un préjudice prolongé, sait pourtant se sacrifier à des intérêts d'un ordre plus élevé. J'en atteste l'horreur avec laquelle la masse de la nation a accueilli la proposition du refus de l'impôt.

Ce qu'il faut pour sauver la société, c'est de travailler à la grande œuvre de l'unité nationale. Cette idée, qui a fait la force du parti révolutionnaire, a conservé toute sa puissance. Mise à profit, elle produira une action énergique contre les idées hostiles à l'ordre social, et les factions, ne pouvant plus se déguiser sous le masque usé du patriotisme, auront perdu tout appui moral.

Dans tous les décrets où il a eu occasion de se prononcer à cet égard, le gouvernement a fait très nettement comprendre qu'il ne méconnaît pas l'importance de cet agent curatif, et qu'il est disposé à y recourir. Qu'il nous suffise de citer le passage suivant des explications données par le commissaire royal, M. de Radowitz, sur les intentions du gouvernement par rapport à la Constitution allemande (1) :

« Pour en finir avec la révolution, non par la contre-révolution, non par les voies seules de la compression, mais par la consolidation du droit en Allemagne, la condition première est de mettre fin à la crise de la constitution allemande, et d'établir un ordre politique qui garantisse l'unité nationale dans les limites du possible et du juste.

» Le gouvernement du roi n'a pas suivi la marche, plus facile en apparence, du particularisme; il n'a pu adopter un système qui n'est ni sage, ni équitable; système contraire à la justice, car il violerait les promesses solennelles plusieurs fois renouvelées; contraire à la sagesse, car au lieu de clore la révolution, il la perpétuerait dans l'avenir. »

(1) *Sitzung der zweiten Kammer vom* 25. *August* 1849.

Si l'on trouvait que ces réflexions sont étrangères à l'art de guérir, je répondrais avec Hecker (1) :

« *Morborum popularium origines et in genus humanum effectus cognoscere, medicinæ illius nobilioris est, quæ febres et ulcera agitare non contenta, rerum naturam circumspecte scrutatur.* »

Si l'on prétend que l'esprit de parti a guidé ma plume, je dirai que l'amour de la vérité a seul inspiré mon cœur; que j'ai servi, non l'intérêt d'un parti, mais la cause même de l'humanité. Je m'adresse aux hommes qui savent distinguer le bien et le mal, et j'ai plein espoir dans leur impartialité.

(1) *De peste Antoniniana commentatio.* Berol., 1835.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.